



LE MESSAGE

Bimestriel de l'Église Protestante de Liège - Marcellis

SOMMAIRE

PAGE 1

Éditorial - M. Delcourt

PAGE 2

Le mot du consistoire

Le mot de la pasteure

PAGE 3

Paraphrase d'Ecclésiaste 3:1-8 - Ginette Ori

Mais nos rêves, où sont-ils ? - P.-P Delvaux

PAGE 4

Ténèbres lumineuses - Judith van Vooren

PAGE 7

Beaucoup de bonheur pour 2021 ! - Ginette Ori

PAGE 11

L'universalité du Christ

elles, ne sont justifiées par aucune situation urgente et auraient des effets durables. On touche au délicat et difficile équilibre entre liberté et sécurité, au risque toujours présent de basculer subtilement de la démocratie à la dictature.

P-O Léchet terminait son éditorial en citant Galate 5,1: *"C'est pour la liberté que le Christ nous a libérés. Tenez donc ferme, et ne vous remettez pas sous le joug de l'esclavage."* (NBS) La liberté n'est pas un attribut accessoire. Le Christ en a fait avec l'amour du prochain dont elle est inséparable le fondement de l'évangile et nous a montré en actes et en paroles combien c'est une valeur essentielle pour vivre pleinement notre humanité. C'est notre bien le plus précieux et le plus fragile comme l'illustrent de nombreux événements de l'histoire contemporaine.

Dans une interview télévisée concernant les caricatures religieuses, le dessinateur Pierre Kroll disait globalement qu'il était obligé de s'autocensurer de plus en plus et que ce qui touche de près ou de loin à certaines communautés est devenu extrêmement sensible. On ne peut plus rire de tout. En tout cas pas avec tous les publics sans se voir attribuer des étiquettes se terminant en -isme ou -phobe. Parfois je regrette la liberté que j'avais dans les années '80 mais j'ai conscience que mon humour noir et incisif a dû en blesser plus d'un à l'époque. On touche ici au délicat et difficile équilibre entre liberté d'expression et droit au respect de la personne dans tout ce qui la compose, ce qui est aussi essentiel. L'amour du prochain me porte à ne pas le blesser intentionnellement.

La liberté n'est donc pas non plus et heureusement absolue, il ne nous est pas permis de faire n'importe quoi en son nom. La déclaration des droits de

ÉDITORIAL

Dans l'édito controversé, car mal compris, du numéro de janvier 2020 du mensuel Evangile et Liberté, Pierre-Olivier Léchet - sans remettre en cause la plupart des mesures prises qui suspendent ou limitent provisoirement certaines de nos libertés fondamentales face à une situation hors normes et un état d'urgence incontestable- attirait notre attention sur le risque bien présent que notre vigilance soit doucement endormie dans ce contexte justifié pour faire passer des lois liberticides -comme la proposition de loi relative à la sécurité globale actuellement soumise au parlement français- qui,

Éditeur responsable: Judith van Vooren.

Église Protestante de Liège Marcellis - Quai Marcellis 22 - 4020 Liège - BE58 0000 7785 0479 - www.protestantisme.be

ASBL Les Amis de Liège-Marcellis - Même adresse - BE53 0000 0457 4053

ASBL Entr'Aide Protestante Liégeoise - Rue Lambert-Le-Bègue 8 - 4000 Liège - BE52 7805 9004 0909



Image par Falco sur Pixabay

l'homme et du citoyen de 1789 précisait dans son article 4: *"La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi."* M'est donc permis ce qui n'est pas strictement limité et la loi se doit d'être la plus précise possible. C'est pourquoi il n'est vraiment pas souhaitable que l'on légifère sur un concept aussi vague et aussi contingent que le blasphème. Mais mon éthique nourrie par l'évangile m'incite à essayer de saisir comment il est vécu dans d'autres cultures religieuses que la mienne pour mieux vivre ensemble la diversité qui caractérise notre société. Les temps actuels m'invitent donc à protéger la liberté tout en veillant à ce que l'usage que j'en fait me permette de vivre avec ma prochaine, mon prochain une belle relation riche de la diversité et de la complexité de chacun et chacune.

C'est ma résolution renouvelée pour cet an neuf.

Marc Delcourt

LE MOT DU CONSISTOIRE

Nous aurions voulu, en cette nouvelle année, vous annoncer la réouverture de l'église et la reprise de nos activités en présentiel mais à l'heure où nous publions ce Messenger, les indicateurs de l'évolution de la crise sanitaire ne sont guère optimistes. Cependant, la vaccination qui vient de débiter ouvre une belle perspective pour cette année. Le temps où nous pourrions reprendre une vie plus normale et

plus conviviale se rapproche. Une fois de plus, nous sommes invités à être persévérants dans la solidarité, la patience, la foi et l'espérance.

Le consistoire se réunira le 19 janvier, par zoom, et envisagera, en fonction des dernières informations, comment continuer à assurer les services, les activités et assemblées de notre église en ce temps de crise qui se prolonge. Nous vous tiendrons informés par les moyens de communication habituels.

En attendant, nous continuons de faire Eglise du mieux que nous pouvons, avec les moyens qui sont les nôtres et avec le désir ardent de garder allumée en nous et au milieu de nous, la petite flamme de la foi qui embrase notre vie toute entière.

Le consistoire

LE MOT DE LA PASTEUR

Que ta vie soit belle !

Le mois de janvier est traditionnellement celui des échanges de bons vœux ... Or, que souhaiter pour 2021 ? Et osons-nous encore souhaiter quoique ce soit après l'expérience de 2020 ? Nos vœux de santé, de prospérité et de bonheur se sont avérés, pour beaucoup d'entre nous, déçus et non exaucés.

Pourtant, je plaide pour l'échange de bons vœux comme jamais avant. Car les vœux expriment ce que nous désirons de plus beau, de plus fort, pour nos proches comme pour nous-mêmes et en cela ils défient les limites de nos possibles. C'est une part de rêve qui nous ouvre à des perspectives nouvelles. Car les vœux sont récalcitrants et têtus, ils refusent de se plier à ce que la réalité voudrait leur imposer. Les vœux ont quelque chose de prophétique en ce qu'ils ont le don de changer les choses ; parfois sur les pointes des pieds, comme un murmure, ils nous chuchotent à l'oreille : *et pourtant !*

Que ta vie soit belle ! C'est le plus beau vœu que l'on m'ait jamais fait, il y a déjà très longtemps. Plus qu'un vœu c'était une bénédiction qui m'accompagne depuis, jour après jour et peu importent les événements dans ma vie ou dans le monde . Souvent, ces paroles montent en mon cœur. Quand je suis heureuse, elles me remplissent de gratitude. Quand je suis triste ou découragée, elles me donnent du courage et me rappellent qu'il y a un lendemain.

Que ta vie soit belle ! La force de ces paroles vient peut-être du fait qu'elles ne concernent pas les contingences de la vie, mais mon être profond qu'elles tendent à renforcer et à faire grandir.

Elles me font penser à ce petit poème, avec sa petite touche de pitié pratique protestante, que m'écrivait de sa plus belle écriture, mon professeur de quatrième primaire ; des paroles que je récite parfois encore comme une prière.

*Schreiend ving je 't leven aan,
anderen juichend om je henen.
Zorg dat bij je henen gaan,
jij mag juichen, anderen wenen.*

*En pleurant tu vins au monde
d'autres t'entourèrent en joie
Fais qu'en quittant ici-bas
quand d'autres pleurent, ta joie abonde.*

J'avoue que du haut de mes 10 ans, le plein sens de ces paroles m'échappait. Difficile pour une enfant d'envisager le soir de sa vie. Plus difficile encore de comprendre qu'il s'agissait en fait d'une invitation à rendre belle chaque étape de ma vie.

En ce début d'une nouvelle année, et peu importe ce qui adviendra, je vous souhaite, à chacune et à chacun : *que ta vie soit belle !*

Judith van Vooren

UNE PARAPHRASE D'ECCLÉSIASTE 3:1-8

Il y a un temps pour tout dans ce monde

un temps pour la lumière et un temps pour l'obscurité,

un temps pour la parler et un temps se taire,

un temps pour agir et un temps pour la réfléchir,

un temps pour travailler et un temps pour jouer,

un temps pour veiller et un temps pour dormir,

un temps pour s'accrocher et un temps pour lâcher prise,

un temps pour les pauses et un temps pour les nouveaux départs.

Il y a un temps pour la négociation et un temps pour la confrontation

un temps pour partir et un temps pour rester,

un temps pour rire et un temps pleurer,

un temps pour la communauté et un temps pour la solitude,

un temps pour autrui et un temps pour soi-même

Mais tous ces temps sont le temps de Dieu

et le moment est venu d'en prendre conscience.

Ginette Ori



Image par Gerd Altmann sur Pixabay

MAIS NOS RÊVES, OÙ SONT-ILS ?

Les rêves, au début, ils sont naïfs, ils se laissent avoir avec quelques bonbons. Après ils sont là devant toi comme des jouets cassés. Et cela rassure les puissants !

Souvent ils renaissent, les rêves. Ils ont alors le charme des corps, le goût du miel, la couleur et la douceur de l'amandier. Espiègles, drôles, odorants comme une tarte que l'on sort du four, ils sont désobéissants et cela les puissants ne le supportent pas.

Alors les puissants tirent, écrasent ou endorment et les rêves disparaissent. Sont-ils morts pour autant ?

A ce moment-là, tu te sens très seul... Quelque fois tu ne peux t'empêcher de boire à longs traits des liqueurs ténébreuses. Tu te saoules et tu te crois perdu, tu les crois perdus. Papillon, tu voudrais te brûler les ailes...

Mais les rêves ne sont pas morts. Ils sont devenus rusés. Ils se cachent dans une goutte de rosée que personne ne remarque, dans un regard, dans ton

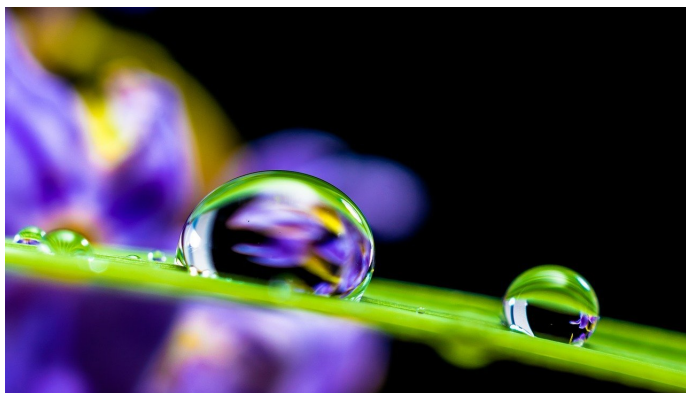


Image de Josch13 sur Pixabay

sourire, dans l'inattendu qui est partout ou presque...
 Ils sont là dans la voix de cette vieille haïtienne qui a tout perdu dans le séisme.
 Seul un petit fils a survécu
 Elle ne pleure pas, mais, pour lui, elle chante
 elle chante les vieilles chansons de sa terre, de son sang de son peuple
 sa mémoire est défaillante, mais qu'importe, elle chante
 et le petit garçon écoute
 cette vieille tisse
 l'avenir...

Ils sont là dans cette présence silencieuse, dans cette main qui apaise, dans cette voix que tu reconnais, au cœur des mots essentiels...

Les rêves ne sont séparés de notre monde que de l'épaisseur d'un souffle.

C'est là qu'ils sont, hors de portée des puissants.

Pierre-Paul Delvaux

TÉNÈBRES LUMINEUSES

Un article de la main de Carmen Burkhalter, théologienne suisse, m'a mise sur l'heureuse piste de Miguel de Unamuno, poète, romancier et philosophe espagnol, Basque, pour aborder le prologue de l'Évangile selon Jean (Jean 1).

Miguel de Unamuno traversa le dernier tiers du XIXème et le premier tiers du XXème siècle. A six ans il devient orphelin de père et reste seul avec sa mère qui était très catholique, voire 'bigote', selon Albert Bensoussan qui rédigea la préface de la nouvelle édition de ses Contes (Gallimard, 2020).

Étudiant brillant, il occupera le poste de professeur de grec à l'université de Salamanque (1891) dont il

deviendra le recteur quelques années plus tard, jusqu'au moment de son renvoi en 1914. Enfant, il était témoin de la troisième guerre carliste (1872-1876), il mourra quelques mois après le début de la guerre civile, en 1936, après une vie qu'il aurait pu qualifier d'*agonique*, du grec *agonia*, qui signifie lutte, combat. Car selon Unamuno chaque histoire et chaque vie est nécessairement traversée par le combat existentiel, seul moyen d'avancer et d'échapper à la non-existence.

Entre les deux guerres qui encadrent sa vie, Unamuno assiste à la dictature du général Primo de Rivera. Pour avoir contesté ce pouvoir absolu, Unamuno connaîtra l'exil aux îles Canaries, puis en France. Après la chute du dictateur, il retournera en Espagne et retrouvera son poste de recteur de l'université de Salamanque après la proclamation de la République (1931). Quelques années plus tard, en 1936, toujours aussi critique à l'égard des pouvoirs absolus, il est à nouveau destitué de ses fonctions suite à son opposition au régime franquiste cette fois-ci. Il mourra quelques mois plus tard.

L'homme révolté face au pouvoir absolu, l'homme dont la vie était traversée d'ombres violentes écrit pour survivre. Il peuple ses romans et ses contes de gens ordinaires dont il raconte ce qu'il appelle *l'intrahistoire*, cette petite histoire qui échappe aux livres d'Histoire et qui est pourtant éminemment significative.

C'est à travers un de ces contes, *Le bandeau*, que Unamuno invite à une réflexion sur ce que pourrait bien signifier la lumière et les ténèbres dans notre vie. Ces catégories qui semblent, à première vue, assez évidentes, par exemple quand on lit le prologue de Jean, sont présentées dans le conte, selon le mode du paradoxe.

Le bandeau, c'est l'histoire de María, aveugle depuis la naissance, menant une vie heureuse et épanouie. Les ténèbres lui sont familières, même agréables, et lui permettent de développer d'autres sens que celui de la vue.

La pauvre femme était aveugle de naissance et, dans ses ténèbres, avait su garder sa gaieté et aimer. Et elle avait grandi aveugle. Son toucher, même parmi les autres aveugles, était extraordinaire, non moins étonnante la précision avec laquelle elle se dirigeait à travers la ville, sans autre guide que sa canne...

Malgré son infirmité, elle trouva un homme pour s'éprendre d'elle et l'épouser. Aveugle, elle enlaçait son mari d'une étreinte qui était une contemplation. La seule peine qu'elle éprouvait était d'être séparée de son vieux père. Mais presque chaque jour, la canne à la main, elle allait le toucher, l'écouter, l'étreindre. Si son mari par hasard l'accompagnait, elle refusait tendrement son bras en lui disant : « Je n'ai pas besoin de tes yeux. »

Le paradoxe intervient lorsque María recouvre la vue suite à une opération . Alors qu'on s'attend à une explosion de joie, c'est la confusion et le désarroi complet qui l'attendent.

L'aveugle-née qui retrouve la vue a perdu tous ses repères. 'Quand j'y vois, dira -t-elle, je ne trouve plus mon chemin' parce que pour elle 'toute la raison était dans les ténèbres'. Dans le monde des voyants elle devient folle et 'la lumière lui brûlait l'âme' . C'est pourquoi elle se bande les yeux pour retrouver, dans ses ténèbres, le chemin vers la maison du père car on lui a annoncé qu'il est mourant. Est-ce prise d'un sentiment de culpabilité refoulé que María prie, en vain, qu'il puisse vivre en échange de sa vue ? La question mérite certainement notre réflexion, mais laissons-la de côté aujourd'hui... Arrivée au chevet de son père, María refuse d'enlever son bandeau, malgré l'insistance du père, malgré les reproches de son frère. Alors le prêtre lui demande d'être raisonnable. Reprenons encore quelques lignes :

- Mais est-ce que tu ne veux donc pas voir ton père ? Pour la première et peut-être pour la dernière fois ...
- Pour le voir, mon père... mon père à moi... celui qui a comblé de baisers mes ténèbres, pour le voir, justement, je ne veux pas enlever mon bandeau...

Et, anxieuse, avec ses mains elle retrouvait son père, le couvrant de baisers.

- Mais, ma fille, ma fille, répétait machinalement le vieillard.
- Soyez raisonnable, insinua le prêtre en les séparant,

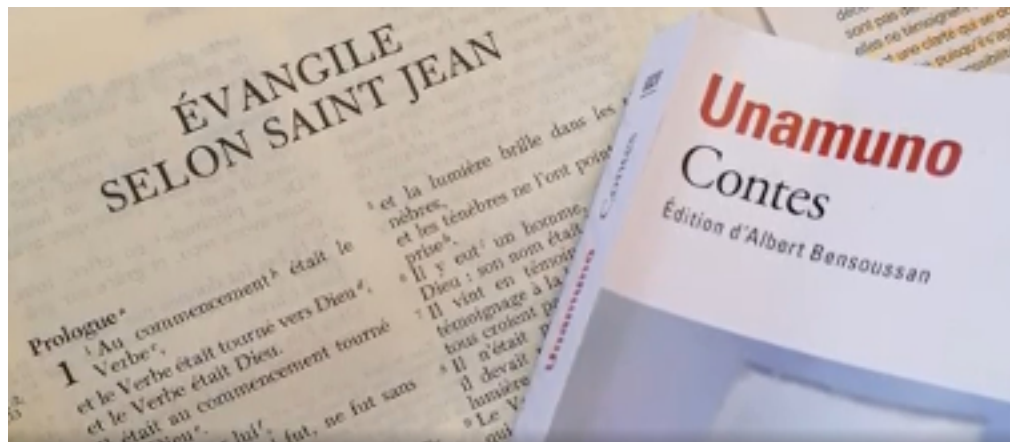


Photo de l'auteure

soyez raisonnable.

– Raisonnable ? Raisonnable ? Ma raison est dans les ténèbres et c'est là que je vois.

C'est alors que le prêtre convoque un verset du prologue de l'évangile selon Jean que nous venons de lire : *Et vita erat lux hominum et lux in tenebris lucet*, - la vie était la lumière des hommes, et la lumière brille dans les ténèbres ...

On lui arrache le bandeau et impuissant María assiste à la mort de son père sans même s'en rendre compte, car lorsqu'elle voit elle ne comprend pas. Il lui faut, pour comprendre, non pas voir mais toucher.

- C'est lui ?
- Oui, c'est lui, répondit le prêtre en le désignant ; il n'a plus la connaissance.
- Moi non plus.
- Dieu est miséricordieux, ma fille. Il vous a permis de voir votre père avant qu'il meure.
- Oui, mais c'est au moment où lui-même ne me voit plus...
- La divine miséricorde...
- Il est maintenant dans les ténèbres, conclut María en s'asseyant sur ses talons, pâle, les bras ballants, regardant le vide à travers son père.

Se relevant brusquement, elle s'approcha de son père, le toucha et recula, prise de panique :

- Il est froid, froid comme la lumière, mort.

Une syncope l'étendit sur le sol.

Revenue à elle , elle s'empara du cadavre et le couvrit de baisers en répétant :

- Père, père, je ne t'ai pas vu mourir !
- Il faut lui fermer les yeux, lui dit son frère.
- Oui, il faut lui fermer les yeux, qu'il ne voie plus ...

qu'il ne voie plus... Père, père ! Il est maintenant dans les ténèbres ... au royaume de la miséricorde.
– Il baigne maintenant dans la lumière du Seigneur, ajouta le prêtre....

Ainsi Unamuno interroge, par le paradoxe, les concepts théologiques de ténèbres et de lumière. Entre María et le prêtre, c'est l'incompréhension totale, un dialogue de sourds. Mais qu'est-ce donc pour l'une et pour l'autre la lumière et quelles sont les ténèbres qui demandent à être visitées et éclairées par la grâce et l'amour, qu'ils soient divins ou humains?

Et on devrait aller plus loin : où et de quelle manière le verbe se manifeste-t-il dans notre monde, dans nos vies ? Ou, pour reprendre le vocabulaire de Jean : quel est le Verbe, la parole de Dieu, que nous avons tant de mal à accueillir ?

Telles sont les questions que nous pose Unamuno en même temps qu'il interroge notre normativité qui tend toujours à écraser ceux et celles qui s'en écartent.

Mais qu'est-ce qui est normal ? Et faut-il à tout prix essayer de conformer , transformer, la personne différente pour qu'elle ressemble un peu plus aux normes convenues par une majorité ? Qu'est-ce qui est vraiment raisonnable ? N'est-ce pas le cœur qui devrait être considéré au lieu de nos apparences et faux-semblants parfois ?

Selon l'entourage de María, il aurait été 'normal' et raisonnable qu'elle se réjouisse d'avoir retrouvé la vue. On estime qu'il est normal de vouloir 'voir' son père avant qu'il ne meure...

Mais c'est oublier que María voit avec les mains, qu'elle a besoin de ses ténèbres pour être pleinement qui elle est puisque c'est là qu'elle trouve du sens à la vie. C'est dans sa différence dans sa particularité de femme aveugle qu'elle éprouve la bonté et la miséricorde de Dieu évoqués par le prêtre ; comme c'est aussi dans les ténèbres et l'obscurité de son cœur qu'elle puise les forces pour aimer à son tour, aimer son père, aimer son enfant. Oui, María partage le secret du renard , l'ami du Petit Prince : 'On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux' avait-il dit...

Alors, lorsque son frère lui rappelle qu'elle a un petit qui a faim, María réclame le bandeau.

– Le bandeau ! Le bandeau ! Qu'on me l'apporte tout de suite. Je ne veux pas le voir.
– Mais, María ...
– Si on ne me donne pas le bandeau , je ne lui donnerai pas à téter.
– Sois raisonnable, María ...
– Je vous ai dit que toute ma raison était dans les ténèbres.

On lui banda les yeux, elle prit l'enfant, le palpa, se découvrit la poitrine et, l'attirant à elle, le serra contre son sein en murmurant :

– Pauvre père ! Pauvre père !

L'obscurité de la cécité peut-être le lieu où se manifeste la lumière de Dieu, lieu de vie et lieu d'amour. *Et vita erat lux hominum et lux in tenebris lucet*

Le prêtre comprenait-il ce qu'il lisait, comprenait-il ces paroles ? Et nous, comment les entendons-nous ?

Le conte invite à réfléchir sur la manière inattendue et généreuse de laquelle la lumière de Dieu peut se manifester dans notre vie. Le verbe, fils lumineux de Dieu, vient dans le monde et éclaire notre vie afin que nous trouvions notre chemin.

Où ? Comment ? Pour chasser quelles ténèbres ? Pour illuminer quelles obscurités ? Dépassons la contrainte des interprétations bonnes. Chacun, chacune, selon sa particularité et selon ses besoins, selon ses manques, est invité.e à accueillir la lumière afin d'être éclairé.e et acquérir une plus grande lucidité sur soi et sur le monde.

Judith van Vooren

A lire : Jean 1:1- 4

A découvrir : Miguel de Unamuno, Contes, Gallimard, 2020

A écouter : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouveaux-chemins-de-la-connaissance/fables-et-realites-de-la-philosophie-espagnole-33>

Cette prédication a été dite lors du culte vidéo du 10/01/2021. A voir ou à revoir sur notre chaîne YouTube: https://youtu.be/_rxUC46rVy

BEAUCOUP DE BONHEUR POUR 2021 !

Voilà le message que vous avez reçu et /ou envoyé au début cette nouvelle année, malgré l'incertitude et l'attente de jours meilleurs dans lesquelles nous vivons depuis bientôt un an !

En opposition à un temps heureusement révolu où la religion rappelait aux mortels l'insignifiance des plaisirs humains, où l'on prônait de racheter la faute d'exister en travaillant pour son salut, un nouveau paradigme est aujourd'hui de mise : « A moi le pouvoir de créer mon paradis terrestre là où je suis. » Nous voilà confrontés à une certitude aussi exaltante qu'écrasante !

N'y a-t-il pas un danger, de voir verser dans la catégorie du normal, voire du nécessaire ce qui serait plutôt de l'ordre de l'exceptionnel à savoir: le sentiment de bonheur.

Depuis mai 1968, on a âprement défendu l'idée « Il est interdit d'interdire » et on a clamé haut et fort la nécessité, pour chaque individu, d'un Désir sans contrainte. Même si, de nos jours, nous savons que c'était chimère de croire

que les inclinaisons spontanées de chacun sont également respectables et qu'elles convergent de façon harmonieuse. Depuis lors, une idée maîtresse s'est forgée : l'impératif « droit » au bonheur. Plaisir, santé, salut sont devenus synonymes, et le corps est suspect s'il n'est pas rayonnant. Bien plus que des valeurs morales ou un héritage spirituel, la culture ambiante nous intime que la réussite de notre vie dépend de notre épanouissement et celui-ci nous couronnera de bonheur.

Voilà donc le bonheur érigé au rang de devoir !

Par conséquent, l'éducation d'aujourd'hui est essentiellement axée sur l'épanouissement existentiel

et émotif de l'individu dont la tâche première sera la construction de lui-même. L'ordre culturel parle peu de loi, de civilité, de reconnaissance et de respect de l'autre. Il a plutôt choisi de nous porter, de nous assister, en nous susurrant à l'oreille : « Surtout n'oublie pas d'être heureux »...C'est sans doute pourquoi les restrictions que nous impose la pandémie sont tellement dures à vivre pour beaucoup, comme nous avons été poussés à tout évaluer sous l'angle du plaisir ou du désagrément. Le malheur n'est pas seulement le malheur : il est pire encore, il est l'échec du bonheur. Il faut donc d'un côté tirer le meilleur parti de sa vie et de l'autre s'affliger, se pénaliser, si l'on n'y parvient pas.



Image par RÜŞTÜ BOZKUŞ sur Pixabay

Cette nouvelle religion de la félicité nous fait croire que nous serions totalement maîtres de notre destin comme de notre plaisir. Ce dernier, c'est à nous de veiller à ce qu'il soit au rendez-vous ! En nous faisant croire que le bonheur

est une question de volonté, on met au pinacle un autre mot d'ordre : « Il faut être bien dans sa peau ». Ce que bien sûr la publicité et la consommation cultivent avec force et conviction ! L'offre marchande apporte plus de bien-être, c'est incontestable. Mais pas nécessairement plus de bonheur car l'échange marchand n'a pas pour but la reconnaissance de l'autre. Or le bonheur a besoin des autres !

Face à ces nouveaux dogmes que constatons-nous bien souvent ? Ombiliqué sur son quant à soi, l'homme moderne est un solitaire narcissique...en quête illusoire d'une prise directe sur le bonheur. Finalement cette quête du bonheur n'empoisonne-t-elle pas l'existence à force de nous

forcer au devoir « de satisfaire tous nos désirs » ?

En feuilletant les magazines, en écoutant les conversations, il apparaît de plus en plus évident que l'aspect financier, et le confort matériel qu'il procure, n'est plus une préoccupation principale pour acquérir le bonheur ! Le rapport à l'argent a évolué car les facilités matérielles de la vie quotidienne sont devenues choses normales en Occident, même s'il y a des pauvres chez nous, la pauvreté en Europe n'a rien à voir avec celle du Tiers Monde ! Les nouveaux idéaux collectifs sont : la santé, le corps, les voyages, la sécurité, le tout se résumant en un maître mot : « le bien-être ». Au nom de cette qualité de vie, tous nos désirs doivent être satisfaits !

Or, nous ne désirons que ce qui nous manque car le désir humain a ceci de particulier qu'il est en relation avec l'idéal de vie de l'individu. Il en parle dans des phrases comme « Je rêve de... J'ai envie de...J'aspire à ...». Le désir fait de nous des êtres humains en quête constante, en appel à quelque chose de neuf, de différent. A ne pas confondre avec le besoin qui, lui, est de l'ordre de l'habitude, de la nécessité, du répétitif, tandis que le désir procure à la vie

un goût particulier car à peine un désir est-il satisfait voilà qu'en surgit un autre, différent. C'est bien pour cette raison que le désir est impossible à satisfaire totalement !

Celui pour qui le bonheur signifie l'assouvissement, la satiété, la satisfaction totale de son désir ne le rencontrera pas car le désir est toujours plus en avant du présent... Cette quête-là du bonheur n'est qu'un rêve, qui empêche d'en faire une réalité...

Bien sûr, ce n'est pas la recherche du bonheur en soi qui pose question mais c'est ce dogme : divinité sans visage, qui transforme ce sentiment fragile en stupéfiant collectif ! Tous se laissent berner de promesses illusoires alors que les sciences les plus élaborées et les religions les plus diverses

reconnaissent leur impuissance à garantir la félicité des individus !

Celle-ci est une grâce qui nous effleure à l'improviste, une faveur de la Vie mais pas du tout le résultat d'un calcul ou d'une conduite spécifique. Nous sommes en pleine tromperie. Au lieu d'admettre que le bonheur est un art de l'indirect qui arrive ou n'arrive pas à travers des buts indirects, on nous le propose comme un objectif immédiatement accessible. On nous en décrit toutes sortes de recettes possibles pour l'atteindre. Le message est : le contentement est à votre portée, il suffit de s'en donner les moyens. La volonté est prônée comme pourvoyeuse de bonheur, elle s'étend à vouloir gouverner ce qui ne dépend pas d'elle ! Pour beaucoup cette quête reste vaine ...

Le bonheur n'est ni une réalité statique, ni une béatitude paisible à temps plein, ni une satisfaction totale définitive. Il est cette expérience intense où se mêlent sentiments et émotions, c'est quelque chose d'intensément vivant, par conséquent de changeant.

Nous sommes dans une société qui cherche le bonheur à tout prix et qui en fait un idéal. Cette quête



Image par Daniel Reche sur Pixabay

impérieuse du bonheur fait le malheur de beaucoup. C'est dangereux, parce qu'alors, s'il faut toujours être heureux et rayonnant, beau et en bonne santé, il n'y a dans notre société plus de place pour les pauvres, les déprimés, les malades, les handicapés, les gros, les moches, les vieux, ni pour ceux qui souffrent et qui sont malheureux.

Cette pression faisant croire que tout doit être brillant et magnifique, entraîne des dépressions, et sans doute l'usage immodéré de médicaments, ou de drogues pour obtenir ce bonheur tant recherché.

Le problème, c'est qu'il faut bien dire que les théologiens sont sans doute partiellement responsables de cette dérive. En effet, il n'est pas inhabituel de dire dans les églises que le but de l'Évangile, c'est le bonheur, que la foi nous remplit de joie et nous fait tressaillir d'allégresse.

Sans doute, la foi donne-t-elle du bonheur, et sans doute y a-t-il une grande joie dans le service de l'Evangile, pourtant, je crois que ces affirmations ont quelque chose de dangereux, et même de faux. C'est d'abord faux, parce que l'important dans la vie, ce n'est pas d'être à la recherche constante du bonheur, mais c'est de faire ce qu'on a à faire, d'accomplir sa mission, que cela nous rende heureux à toutes les minutes, est fort douteux et là n'est pas la question.

D'ailleurs, le Christ, notre Maître, a-t-il toujours été heureux ? Cela n'est pas dit, et ce n'est même pas évident. Était-il heureux quand il pleurait la mort de son ami Lazare ? Était-il heureux à Gethsémani, quand pris d'angoisse, il suait du sang ? Et sur la croix ? Jésus n'était pas forcément heureux tout le temps, il faisait juste ce qu'il avait à faire. Il n'a pas promis le bonheur à ceux qui le suivent : il a dit :

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la trouvera. »

Et cela, il le dit juste après l'intervention de Pierre qui le tente en lui disant qu'il ne faut pas qu'il sacrifie son bonheur, qu'il ne doit pas souffrir... mais Jésus lui dit : *« Arrière de moi Satan. »*

C'est ça la tentation de Satan : vouloir être heureux à tout prix. Chercher son bonheur est toujours une fausse piste, c'est un danger qui fait retourner le sujet sur sa propre personne, sur son propre égoïsme et qui en fait un narcissique. Or le but de l'Evangile, ce n'est pas de courir après son bonheur, mais de : *« donner sa vie pour ses amis ».*

Et puis il y a aussi quelque chose de dangereux dans cette démarche de la pensée, parce que cette idée que l'Evangile et la foi devraient donner le bonheur, ajoute une sorte de devoir supplémentaire, le devoir d'être heureux et une sorte de jugement : si la foi donne le bonheur, et que je ne suis pas heureux / heureuse à cause des aléas de la vie, je me trouve coupable de ne pas l'être car alors, ce serait un signe de mon manque de foi.

Or, on dit trop que le chrétien doit être heureux. On a même critiqué des chrétiens parce qu'ils communiaient avec un air sinistre, ou concentré. Pourquoi faudrait-il afficher un sourire radieux en communiant ? On peut avoir une foi profonde, intérieure, on peut partager avec Dieu ses soucis, sa peine du moment, on peut être confiant, tout en étant triste...

Être heureux n'est pas un devoir, on fait ce que l'on peut. On peut ne pas être très heureux et avoir quand même une belle vie, être un bon chrétien, ne manquer ni de foi, ni d'amour, ni d'espérance.

Et par ailleurs, il y a des chrétiens malheureux. Et il faut comprendre à quel point un discours sur le bonheur promis par Dieu a de destructeur, de culpabilisateur pour eux.

Et que faut-il répondre à celui qui dit être malheureux ? Que c'est à cause de son manque de foi ? Donc que c'est de sa faute ? Ce serait ignoble.

A force de présenter le bonheur comme une grâce de Dieu, comme le but de l'Evangile, celui qui est malheureux le devient deux fois plus. En plus d'être malheureux, il se sent coupable de surcroît, coupable d'être malheureux.

Or l'Evangile c'est d'accueillir tout le monde, même le malheureux. La Bible ne dit pas tellement que Dieu rendra le malheureux heureux, mais plutôt que le malheureux n'est pas abandonné par Lui :

« Car le malheureux n'est point oublié à jamais, l'espérance des misérables ne périt pas à toujours. » (Ps 9:19)

Et même dans les Béatitudes des Psaumes et celles du Sermon sur la Montagne, il n'est pas dit qu'il faille y voir vraiment une promesse de bonheur, ou tout au moins, pas comme nous l'entendons aujourd'hui. Le bonheur, est-ce vraiment de pleurer, d'avoir faim, d'être pauvre ?

Le mot hébreu « Acheréi », qui commence chaque béatitude, erronément traduit par « heureux » veut dire « Debout, en marche ». C'est d'ailleurs ce que Chouraqui a écrit dans sa traduction.

Le but de l'Evangile, ce n'est pas de se trouver dans une situation heureuse, mais d'être en marche, d'avoir une dynamique dans son existence. Il ne s'agit pas de se vautrer dans le bonheur, mais d'être debout et en marche. Il ne s'agit pas de consommer du bonheur et d'accumuler des chances dans la vie, mais de donner du bonheur. La vie chrétienne ne se regarde pas par rapport à ce que l'on subit, ou à ce que l'on



Image par Gerd Altmann sur Pixabay

consomme, mais par rapport à ce que l'on donne et ce que l'on fait.

C'est le danger justement du bonheur comme on nous le présente aujourd'hui, de croire qu'il s'agit d'un état dans lequel on espère demeurer. Et peut-on vraiment être heureux quand on pleure un deuil, quand on est pauvre, quand on est persécuté, quand on est malade ou qu'on a faim ? Non, mais on peut vivre, on peut avancer, on peut être sur une route qui mène quelque part.

Et c'est ça l'essentiel, c'est ça la vie : être en marche, être en route, sur le chemin, chemin qui n'est pas une route semée de pétales de roses, mais un chemin qui peut parfois être aride et rocailleux.

« Entrez par la porte étroite, a dit Jésus, car large est la porte et spacieux le chemin qui mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par là. Mais étroite est la porte, resserré le chemin qui mène à la vie, et il y en a peu qui les trouvent. »
(Matt 7:13-14)

Et je crois d'ailleurs que c'est comme ça qu'on peut trouver le bonheur. Le bonheur ne se trouve que si on ne le cherche pas. A vouloir le chercher, à se le présenter comme un idéal, on se rend malheureux. Le bonheur, c'est de se dé-préoccuper de cette question, de soi-même et de vouloir donner.

Mais Dieu ne nous laisse pas seuls parce qu'il y a des

promesses dans l'Evangile : d'abord la paix, c'est ça que Dieu donne : la paix, pas le bonheur, mais, en Dieu, quoi qu'il nous arrive on peut vivre en paix. Et puis l'amour : je sais qu'il y a un Dieu qui m'aime, qui m'aime au travers de mes frères. Et enfin la grâce: la vie n'est peut-être pas parfaite, et moi je ne parviens pas à être comme il faudrait, mais Dieu a déjà agréé ma vie, je suis accepté, je suis aimé et libéré.

Par le Dieu de la Bible, je suis aimé, je suis libre, libéré de tout asservissement, de toute tyrannie, serait-ce même de la tyrannie du bonheur obligatoire. Je suis comme je suis, Dieu m'aime ainsi, me libère ainsi de toute culpabilité, et quoi que je sois, je peux être une lumière dans ce coin de monde où je suis.

Voilà ce que je vous souhaite, voilà ce que je NOUS souhaite pour 2021 :

**ÊTRE UNE LUMIÈRE DANS CE COIN DE MONDE
OÙ NOUS SOMMES**

Ginette Ori



Image de DarkmoonArt_de sur Pixabay

L'UNIVERSALITÉ DU CHRIST

Ce petit texte aborde avec humour l'universalité du Christ dans un contexte nord-américain. C'est jusqu'à ce jour la publication qui a eu le plus de succès sur notre page Facebook

Il y avait trois bons arguments selon lesquels Jésus était afro-américain:

1. Il appelait tout le monde frère.
2. Il aimait le Gospel.
3. Il n'a pas eu un procès équitable.

Il y avait également trois arguments, tout aussi bons, pour affirmer que Jésus était juif:

1. Il est entré dans l'entreprise de son père.
2. Il a vécu à la maison jusqu'à ses 33 ans.
3. Il était sûr que sa mère était vierge et sa mère était sûre qu'il était Dieu.

Il y avait également trois arguments, tout aussi bons, pour affirmer que Jésus était italien:

1. Il parlait avec ses mains.
2. Il buvait du vin aux repas.
3. Il utilisait de l'huile d'olive.

Il y avait également trois arguments, tout aussi bons, pour affirmer que Jésus était californien:

1. Il ne se coupait jamais les cheveux.
2. Il se promenait pieds nus tout le temps.
3. Il a fondé une nouvelle religion.

Il y avait également trois arguments, tout aussi bons, pour affirmer que Jésus était amérindien:

1. Il vivait en paix avec la nature.
2. Il mangeait beaucoup de poisson.
3. Il parlait du Grand Esprit.

Il y avait également trois arguments, tout aussi bons, que Jésus était irlandais:

1. Il ne s'est jamais marié.
2. Il racontait toujours des histoires.
3. Il aimait les verts pâturages.

Il y avait également trois arguments, tout aussi bons, que Jésus était mexicain:

1. Il traitait sa maman comme si c'était une sainte.
2. Il portait toujours des sandales et un poncho.
3. C'était un menuisier qui pouvait tout réparer.

Mais la preuve la plus convaincante est que Jésus était une femme:

1. Il a nourri une foule à un moment où il n'y avait pratiquement pas de nourriture.
2. Il n'a pas arrêté d'essayer de faire passer un message à un groupe d'hommes qui ne l'ont pas compris.
3. Et même après sa mort, il devait se lever parce qu'il y avait encore du travail à faire.

Source en anglais (Etats-Unis): Megan Delgleize sur Facebook

Traduction et adaptation: M. Delcourt



Jésus enseigne près de la mer. James Tissot, entre 1886 et 1894. Aquarelle, Brooklyn Museum, New York (Wikimedia Commons).